

PETIT COURRIER DES DAMES

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Descriptions des costumes de la gravure noire, pages 78 et 79 :

N° 1 et 6. Costume en mousseline laine brique tirant sur l'aventurine, à jetons quadrillés bleu pâle et paon et même tissu uni. — La sous-jupe est en taffetas avec un plissé uni au bas; à gauche un panneau, plissé au milieu et transversalement de quatre plis profonds, se termine par un volant à plis creux, surmonté de quatre petits bouillonnés, le tout en étoffe unie; un pouf pareil, avec des coques tombantes, s'appuie sur un haut plissé en tissu à jetons quadrillés qui fait jupe. Le devant est couvert d'un tablier de même étoffe tenu plus long et plus large que le dessous : il doit fournir les cinq frisottants qui se font en doublant et en fronçant l'étoffe par un point devant; ces frisottants servent de tête au volant qui est pris sur la longueur de l'étoffe; le tablier s'enfuit et découvre le panneau; des fronces le montent au tour de taille. Un nœud en ruban de satin sur le côté. Le corsage-châle s'ouvre sur une pièce montante et se ferme de côté à la taille par trois boutons. La manche s'arrête au-dessous du coude et reçoit un parement uni.

N° 2. Mantelet en ottoman à pois veloutés, drapé en panier. — Au contour de la manche, devant et à l'en-



Costume en satin crème et barège, pour jeune fille. — Costume de visite en velours et satin loutre.

Modèles de madame Benoit, 8, rue d'Argenteuil.

colure, marabout en chenille; aux bas des pans une applique en chenille supporte un très beau gland. Patron découpé.

N° 3. Veste en drap amazone marron, pour jeune

fille. — Très ajustée, avec un seul petit côté et une seule pince de poitrine. La garniture se compose d'un haut galon chenillé posé au contour de la basque, à la manche et devant. Le col militaire se ferme par une boucle artistique. (Patron découpé.)

N° 4. *Costume en lousine à très petit damier loutre, mais et bleu foncé, broché d'un léger dessin détaché bleu ancien, et même tissu non broché.* — La jupe en taffetas est couverte de volants froncés déchiquetés en dents feuille de rose, en étoffe unie et étoffe brochée alternées. Polonaise en broché s'ouvrant largement sur le tablier et se relevant très en arrière par un groupe de plis fixé près du poul. Le poul tombant s'étage en larges plis. Au contour un liséré en velours bleu qui se retrouve dessinant une basque. Boutons et fausses boutonnières simulant une poche. Col montant et parement de la manche en velours bleu. (Le Patron découpé paraîtra le 24 mars.)

N° 5. *Costume en satin duchesse grenat uni et broché d'un dessin courant bronze et vieux rose.* — Sous-jupe en taffetas garnie de trois plissés grenat et couverte d'une seconde jupe en broché dont le bord est découpé en longues pattes; entre ces pattes jouent les franges d'un très beau motif en chenille grenat égayé de perles bronze et rose ancien. La tunique, en satin, est très enlevée et forme des paniers bouffants sur les hanches; un motif avec glands est placé de côté sur la jupe et semble soulever la tunique; d'autres motifs assortis s'échappent de la pointe du corsage et descendent sur le poul. A l'échancrure carrée, garniture analogue et chemisette de dentelle. Manche arrêtée au coude avec un parement en broché sur lequel se coquille une dentelle.

N° 7. *Costume en lainage léger bleu marine broché de grandes rosaces, genre châle cachemire.* — Jupe en taffetas garnie d'un plissé en satin; sur le côté ouvert de la polonaise est un bouillonné disposé en if. La polonaise en tissu broché a son corsage fermé diagonalement; le tablier, carré dans le bas, est drapé, au delà de la hanche, par quelques plis arrêtés dans une belle boucle; ces plis ne donnent du mouvement qu'à la partie supérieure et au côté gauche qui se relève en plis étagés; le côté ouvert tombe droit. Un poul rapporté et des demi-pan complètent cet ensemble élégant. Une bande assortie aux rosaces encadre la tunique. Col montant.

N° 8. *Costume en satin myrte et ottoman, couvert d'un dessin chiné de plusieurs tons éteints brique.* — Jupe en ottoman myrte avec un tablier plissé et un volant autour. Les côtés sont plissés horizontalement, et la longueur de l'étoffe fournit un chiffonné qui se mêle au poul. Celui-ci tient à la tunique dont les côtés forment un grand panneau aigu, relevé près du poul par trois plis creux; au contour pompons en soie ombrée. Le corsage à longue pointe, avec un tuyauté au bord. Manche ronde et col montant. La tunique et le corsage se font en ottoman chiné.

N° 9. *Visite en ottoman et dentelle noire.* — Forme cintrée; sous la taille un crevé plissé en satin, auquel s'ajuste la jupe de la visite; le devant est vague, garni de passementerie et de dentelle. Cette garniture se retrouve dans le bas de la visite; de plus une passementerie s'applique sur la couture du dos, elle tourne en angle et forme tête à la dentelle. Ruche à l'encolure.

Les chapeaux de demi-saison ont été dessinés chez madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier; ils montrent des formes comme il faut, gracieusement garnies, et ils feront attendre les chapeaux de paille dont nous ne voulons pas encore parler parce qu'ils peuvent subir bien des changements d'ici au mois de mai, époque où les modes d'été sont décidées et adoptées. Ce que madame Boucherie fait de ravissant en ce moment, c'est une capote toute en petite dentelle plissée, un rien qui coiffe à ravir; des mentonnières en étroit ruban de satin avec flot de côté, un chou découpé au milieu de la passe ou sur le côté, suivant la physionomie. Cette coiffure s'allie à tous les costumes; selon leur couleur, on changera le chou dont on aura une collection de *rechange*. La capote en dentelle s'orne de petite dentelle d'or — car l'or est à la mode — et madame Boucherie la dispose en petit tuyauté très seyant; elle en est sobre afin de conserver l'élégance comme il faut qui distingue ses modes.

Les jeunes filles conservent le grand chapeau Rubens et Rembrandt; le frondeur, le montagnard, le tyrolien et le chasseur leur sont aussi destinés. Le chapeau chasseur doit sa dénomination aux plumes de coq qui rabattent devant; les plumes sont simplement réunies en panache tombant et voltigent au moindre souffle d'air. C'est gai, jeune et tout à fait gentil. Mes compliments à madame Boucherie pour son heureuse idée.

CORALIE L.

TISSUS NOUVEAUX DE LA COMPAGNIE DES INDES
34, boulevard Haussmann.

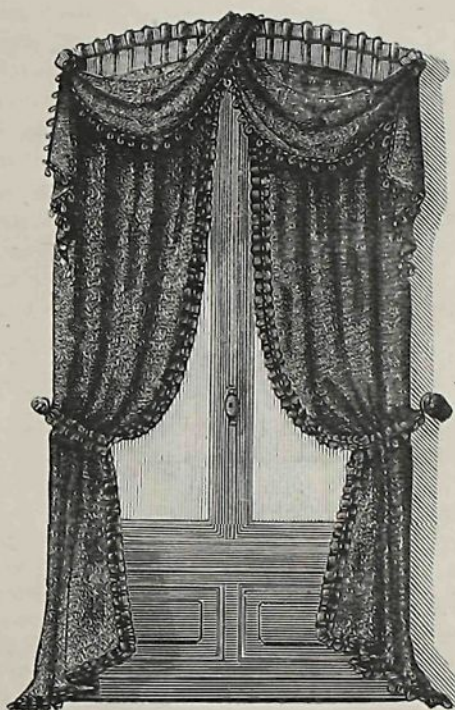
Les renseignements suivants feront connaître quelques-uns des tissus nouveaux que la Compagnie des Indes a créés pour la saison nouvelle. Nous parlerons d'abord des lainages, en commençant par les écossais qui sont toujours de mode. L'écossais bouclé réunit des tons harmonieux dans les teintes sombres; il coûte 7 fr. 50 le mètre en 115 centimètres de largeur; le voile de Bombay coûte 6 fr. 50 en 120 centimètres de largeur; le voile grège a plus de soutien que le voile courant, parce qu'il entre de la soie dans sa fabrication; il coûte 6 fr. 75 en 120 centimètres de largeur et se fait en six coloris à la mode; le voile haute nouveauté offre des carreaux-damier: brique, fraise écrasée, myrte, et d'autres nuances nouvelles; il coûte 5 fr. 25 en 118 centimètres de largeur. Toutes ces fantaisies écossaises sont du meilleur goût et se combinent avec un taffetas cachemire uni assorti à l'une des couleurs, la collection est complète; il coûte 7 fr. 50 le mètre en 115 centimètres de largeur. Il y a aussi des surah écossais à dispositions nouvelles d'une élégance choisie, au prix de 9 fr. et 8 fr. 50 cent, en 58 centimètres de largeur; le surah natte coloris multicolore, et une multitude de gentils et mycroscopiques carreaux en chintz cashmère dont les prix varient de 4 fr. 25 le mètre à 8 fr. et la largeur de 118 à 120 centimètres et plus. Pour les costumes en soie, il y a, à la Compagnie des Indes, le broché ottoman, deux dessins superbes dans les coloris nouveaux à 8 fr. 75 en 60 centimètres de largeur. Le surah enluminé, dix coloris, est charmant pour les costumes de jeunes filles; il coûte 5 fr. 25 le mètre en 60 centimètres de largeur. La Compagnie des Indes envoie franco les échantillons demandés, des fantaisies unies en tissu cachemire et taffetas cachemire assortis.

COMPAGNIE IRLANDAISE

Maison Duret, rue Saint-Honoré, 219 (au coin de la rue d'Alger).

La maison Duret vient de prendre un brevet pour le procédé qui permet de livrer en dix minutes une douzaine de mouchoirs brodés de deux initiales enlacées ou séparées selon le goût. Nous avons examiné les mouchoirs ainsi chiffés, et nous avons constaté que l'exécution en est parfaite, le relief bien prononcé; ce nouveau système amène aussi une économie véritable, car le prix de ces initiales brodées à la main est inférieur au prix courant des anciennes. Dans ce moment où les prix augmentent sensiblement, on est heureux de pouvoir encourager une maison qui cherche à faire meilleur marché, tout en offrant un travail soigné, ce à quoi sa réputation l'oblige. Les trousseaux de mouchoirs que la Compagnie Irlandaise destine aux messieurs sont du meilleur goût; la mode veut pour les beaux mouchoirs fil de main, ourlés, les deux initiales séparées et microscopiques. Nous en avons vu d'une simplicité extrêmement élégante; les fantaisies en vignettes imprimées, des attributs, composent de jolies douzaines qui seront élégantes pour l'été.

Les trousseaux de femmes contiennent de charmantes variétés de broderie, des dispositions de plis et de jours d'une nouveauté gracieuse, des mouchoirs sérieux en belle batiste fil de main avec ourlets à jours ou piqués; des mouchoirs en linon avec feston et fleurette en coton de couleur, d'une variété qui fait honneur à l'imagination de la brodeuse; les mouchoirs de soirée et de bal se font avec de riches encadrements de point à l'aiguille, d'Angleterre et de Valenciennes. Il y a en ce moment à la Compagnie Irlandaise une série de mouchoirs en linon à ourlet à jours avec petite Valenciennes anglaise, à 2 fr. 50, et d'autres avec petite vignette de couleur à 95 cent. le mouchoir; c'est une réelle occasion que nous indiquons à nos abonnées.



977

Rideau de fenêtre, façon moderne.

De madame Bessonneau, tapissière à façon, 19 et 21, rue de Charenton, Paris.

MADAME BESSONNEAU, TAPISSIÈRE
À FAÇON

Rideau drapé, fenêtre genre moderne.

Fantaisie haute nouveauté en cretonne et cachemire pour chambre à coucher, petit salon de campagne. Rideaux en cretonne avec bandeau cintré; une draperie en cachemire uni d'une nuance assortie à la cretonne, est jetée sur le milieu de la galerie et relevée aux angles par des choux; les chutes sont à revers. Cette draperie, ornée d'une frange de fantaisie, fait on ne peut mieux dans l'ensemble. Les rideaux et embrasses sont doublés de satinette mastic et bordés d'un galon festonné. Nous signalons particulièrement cette fantaisie comme de très bon goût et pouvant décorer une chambre de jeune fille. On emploie 16 mètres 50 centimètres de cretonne à 1 fr. 25 le mètre et 3 mètres de cachemire à 4 fr. La fenêtre posée coûtera 100 fr., sur 3 mètres de

hauteur; avec bandeau à petits plis, sans la draperie, 65 fr. On peut fournir l'étoffe. Madame Bessonneau donne gratuitement des renseignements sur plan ou dessin; elle envoie franco en province les travaux exécutés dans ses ateliers, patrons et modèles pour tapisserie et travail à façon en ville et en province. Installation d'appartements, de maisons de campagne, de villas, de châteaux. Écrire directement à l'adresse donnée.

PARFUMERIE ORIZA

Maison Legrand, rue Saint-Honoré.

M. Legrand est le fournisseur breveté de S. M. l'impératrice de Russie: n'est-ce pas dire que tous ses produits sont hors ligne, par leur manipulation, leur parfum délicat et le choix des matières employées? Le savon Oriza a une réputation bien méritée, il donne ou conserve à la main sa blancheur, rend la peau lisse et douce.

L'Oriza-savon incolore à la rose thé, à l'héliotrope blanc, à la violette. Le savon Oriza velouté est un velours sur la peau; l'Oriza aux roses du roi, à la violette de Parme, au Jockey-Club est exquis; ces derniers sont les savons privilégiés de S. M. l'impératrice de Russie. On dit qu'il est difficile, lorsqu'on a l'habitude de la parfumerie Oriza, de se servir d'autres cosmétiques. L'Oriza-flowers à l'héliotrope blanc est un pur bouquet et l'Oriza-hay embaume le foin fraîchement coupé.

Pour le mouchoir l'Oriza-lis et l'essence Oriza à l'héliotrope blanc sont la folie du moment. L'Hang de Chine, la rose thé, la verveine des Indes, le geranium rosa sont aussi fort à la mode. Si vous êtes curieuses, mesdames, de connaître les fleurs utiles, demandez le catalogue à la parfumerie Legrand, il vous sera très promptement et très aimablement envoyé franco.

VELOUTINE C. FAY

9, rue de la Paix, 9, Paris.

La Veloutine Fay conserve à la peau du visage sa souplesse, elle rafraîchit l'épiderme et laisse un velouté transparent, délicat et seyant. Cette poudre de riz impalpable et adhérente, préparée au bismuth, a un effet salutaire sur la peau; elle la préserve du hâle et des irritations, suite des fatigues de l'hiver et des veilles prolongées. Son usage est donc hygiénique, et beaucoup d'élégantes lui doivent leur teint délicat et rosé. Comme tous les bons produits, la Veloutine a des contrefaçons; il faut donc exiger que chaque boîte porte le cachet de l'inventeur. La Veloutine se prépare de trois façons: blanche en boîte blanche—rosée en boîte rouge—légèrement teintée crème, nuance dite Rachel, en boîte verte; elle coûte 5 francs la boîte avec houppe, 4 francs sans houppe.

C. L.

ERRATA. — Dans le numéro du 24 février, page 65, dans la deuxième strophe de la poésie: *Aux Mères présentes, passées et futures*, rétablir ainsi le premier vers: Je ne conteste pas vos peines, vos blessures.

EXPLICATION DE LA GRAVURE NOIRE (page 73)

Costume en satin et barège crème, pour jeune fille. — Jupe en satin, garnie d'un plissé en barège, sur lequel tombe un plissé de dentelle; au-dessus, plissé en satin et en dentelle avec tête bouillonnée en satin. Des paniers en barège sont montés par des fronces. Ils sont drapés dans le poulf tombant qui fait tunique. Le corsage en barège a un fichu en satin formé de draperies avec une dentelle au contour et un pan qui s'attache à la taille. La manche, arrêtée au coude, est garnie d'une draperie en satin qui rappelle le fichu.

Costume en velours et satin loutre. — Sous-jupe en taffetas, garnie d'un plissé en satin et d'un second plissé qui a pour tête un bouillonné tombant. Sur celui-ci se détachent les dents couchées de la jupe de velours. La tunique en satin a des paniers bouffants et chiffonnés. Jupe et panier sont montés à une haute ceinture, qui a la forme de la basque à pointe du corsage; derrière, un joli relevé mêlé de coques et de pans en velours. Corsage à pointe avec une draperie en satin qui forme comme un fichu croisé; une dentelle intérieurement. A la manche, draperie en satin.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4406

COSTUMES DE PROMENADE

Costume en lainage grenat et satin bois de rose foncé. — Jupe en taffetas, garnie de six volants montés à plis creux. Une draperie-poulf se noue devant et forme deux pans effilés, terminés par un beau gland en chenille. La redingote forme deux panneaux aigus et le dos se termine et s'appuie sur le poulf. Au contour, des pompons en chenille suspendus à une fine ganse, un second rang remonte sur le corsage en dessinant comme un plastron. Col montant. Manche ronde ornée d'une draperie et de pompons. Collet et sous-manche plissées. — Chapeau périssoire en surah froncé, orné d'une belle plume. — Bas en soie grenat et souliers vernis. — Gants de Suède.

Costume en soie brochée et velours noir. — Jupe en taffetas, garnie de biais en broché légèrement badinés, sur ces biais retombe un ornement en velours, découpé en feuille de chêne avec pendrilles en jais, jouant entre les dents. Une tunique en broché fournit un poulf chiffonné piqué de coques en satin. Corsage en velours à basque découpée comme l'ornement de la jupe. Devant, garniture de passementerie. Col montant et parement à la manche ronde. Collet et sous-manche plissées. — Chapeau en paille noire, orné d'une plume de coq, le fond entouré d'une jarretière en velours, fermée par une boucle vendéenne. — Bottes en chevreau brillant. — Gants de Suède.

CAUSERIE

A PROPOS D'UN RÉVEILLON A L'HÔTEL CARNAVALET



Un petit ouvrage charmant, qui n'a guère qu'une trentaine de pages et n'est connu que des bibliophiles, vient de tomber sous nos yeux. Il est dédié à Monsieur le prévôt des marchands et à Messieurs les échevins de la ville de Paris, qui ont eu l'excellente idée d'instituer un musée historique à l'hôtel Carnavalet. Cette idée remonte au 24 août 1866 et ne fut, malheureusement, jamais mise à exécution, le conseil municipal ayant eu depuis, hélas! d'autres affaires; mais la piquante brochure de M. Ernest Lacan nous reste sous ce titre : *Un réveillon à l'hôtel Carnavalet*.

Laquelle de nos lectrices ne connaît cette belle demeure qui s'élève sur l'emplacement dit autrefois la Culture Sainte-Catherine? Pierre Lescot en fit les dessins, Jean Goujon la décora de précieuses sculptures, Mansard y compléta l'œuvre commencée par Jean Bullant et continuée par Ducerceau; mais ce

qui rend l'hôtel Carnavalet — ainsi nommé par corruption de Kernevenoy, l'un de ses propriétaires — deux fois digne d'être compté parmi les monuments historiques, c'est le fait d'avoir appartenu à madame de Sévigné qui demeura vingt années de suite dans sa chère Carnavalette, comme elle disait drôlement. Les boiseries d'un goût si riche, d'un style si élégant ont gardé l'écho de ces conversations spirituelles, familières et brillantes, où se retrouvait quelque chose du charme immortel des lettres de la marquise. Il semble que M. Lacan l'ait recueilli pour ressusciter un gala bien différent des fêtes de nos jours, et que nous voudrions voir revenir à la mode avec les mêmes éléments de succès.

Il suppose que les cloches sonnent encore la fin de la messe de minuit en 1677, et que les fidèles, sortis des églises voisines, s'arrêtent devant l'hôtel brillamment illuminé. D'innombrables bougies renfermées dans des globes de papier huilé projettent une vive lueur jusqu'aux deux extrémités de la rue, faisant valoir les beautés de cette façade où sourient des génies et des nymphes et, par la porte ouverte à deux battants, on aperçoit, rangés dans la cour, d'immenses



4406

Journal des Demoiselles

Modes de Paris.

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Coiffures de M^{me} HUBLER, 30, r. de Clichy. — Etroffes en cachemire de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES
34, B^d Haussmann — Veloutine FAY, 2, r. de la Paix — Relève-jupe Marceiron M^{me} LESUEUR, 23, r. tuber.

carrosses qui ont amené les invités de la marquise. Cette nuit-là ils fêtent le petit Noël d'abord, puis madame de Grignan, arrivée de Provence, et enfin ils pendent la crémaillère, car madame de Sévigné n'occupe que depuis le mois d'octobre cet hôtel qu'elle a tant convoité, pendant les années où elle changeait sans cesse d'habitation, ne trouvant rien qui pût la satisfaire.

Un grand mouvement s'est fait devant le couvent voisin des Filles-Bleues de l'Annonciade; plusieurs chaises à porteurs en sortent, suivies d'un groupe de personnages à pied, dont on aperçoit, sous de grands manteaux dont ils s'enveloppent, les chapeaux à plumes et les chaussures enrubannées. Des laquais, armés chacun d'un flambeau, ouvrent la marche. Arrivés à la porte de l'hôtel, les gentilshommes prennent les devants et viennent former la haie sur le perron qui précède, au fond de la cour, l'escalier d'honneur; des mains empressées se tendent vers les dames qui descendent de chaque chaise, tandis qu'un cortège se forme jusqu'aux appartements du premier étage. La pente douce de l'escalier est transformée en une avenue d'arbustes verts parmi lesquels domine l'oranger. Pendant que les valets dépouillent les convives de leurs manteaux et rajustent les boucles de leurs chevelures, les élégantes amies de la marquise vont s'ajuster dans le cabinet de toilette de leur hôtesse. Bientôt le souper les réclame. Dans le salon tout est lumières et fleurs. Le surtout, disposé par un de ces artistes qui transformaient une table servie en parc, avec bosquets, fontaines, pelouses, etc., représente tout une scène de circonstance. Des figures naïves supportant les candélabres rappellent les mages et les bergers, et, tenant le milieu du service, un agneau tout entier semble dormir dans une crèche ingénieusement imitée. L'immense dressoir est garni d'une riche et abondante argenterie et surmonté d'un jet d'eau de fleur d'oranger, le seul parfum que pût supporter Louis XIV, le seul qui fût à la mode par conséquent.

Cependant M. de Coulanges adresse un petit discours à la bûche de Noël en lui demandant d'accomplir par son influence, tous les vœux qu'il forme pour que le bonheur s'installe à ce foyer; puis le surtout décoratif disparaît comme par magie, tandis que la marquise s'assied entre le marquis de Pomponne et l'abbé de Livry, le *bien bon*, et tandis que se placent, selon leurs sympathies, madame de Coulanges, madame de Grignan, madame de la Fayette, madame de Schomberg, auprès du poète Bernard de la Monnaye, de Corbinelli, du baron de Sévigné et du chevalier de Grignan. Le cardinal de Retz manque à la fête; il est dans sa retraite de Commercy.

Peut-être le menu du repas mérite-t-il d'être cité, car il effrayerait le plus robuste appétit de notre siècle: huit services, différentes soupes, une série de daubes, de fritures, de courts-bouillons et des langues de porc ou de bœuf fumées, des farces, des pâtés chauds, toute sorte de salades, puis un cortège de rôtis: perdrix, faisans, dindonneaux, chapons, etc... Le quatrième service se composait exclusivement de petits oiseaux, grives, mauviettes, ortolans. Ensuite, pour ôter le goût du rôti, on passait du saumon, des truites, des carpes, des buissons d'écrevisses flan-

qués de tortues dans leur écaille. Le sixième service se composait de mets sucrés et de légumes; le dessert était surabondant. Le vin de Bourgogne et le muscat suffisaient à stimuler l'entrain des causeurs.

Les charmants entretiens, et quel regret de ne pouvoir les transcrire tout entiers, avec leur assaisonnement de jolis vers, de joyeuses et fines chansons! Du madrigal on passe à l'épigramme: Coulanges, attaquant les modes du jour, chante ce couplet qui pourrait avoir aujourd'hui encore son application:

Je trouve que les jeunes gens
Aujourd'hui prennent trop leurs aises.
Chez les dames, au bon vieux temps,
Prenaient-ils les meilleures chaises?
Et les voyait-on renversés,
Les jambes, les genoux croisés?...

Mais des chants partis de la rue interrompent M. de Coulanges.

Une troupe de mendiants déguisés en mages et portant l'étoile symbolique en papier qui renferme trois chandelles, entonnent ce Noël naïf:

Noël nouvelet, Noël chantons icy,
Dévotes gens, rendons à Dieu mercy;
Chantons Noël pour le Roy nouvelet,
Noël nouvelet!
Noël chantons icy!

La marquise leur fait porter son aumône.

Et le souper continue jusqu'à l'heure où Pomponne donne le signal du départ; c'est une tâche laborieuse que celle de ministre du grand roi. Tous prennent congé, M. de Sévigné s'éclipse plus sournement que les autres. On l'attend chez la Champmeslé, à moins que ce ne soit ailleurs. Et la marquise, rentrée dans ses appartements, invoque sainte Chantal, sa vénérée grand'mère.

Fameux hôtel Carnavalet, sous les lambris duquel passa cette société française qui servit d'exemple et de modèle à toutes les autres, la Rochefoucauld et le chancelier Séguier, le Coadjuteur, M. le Prince, Turenne, donne tes secrets aux maîtresses de maison de l'an de grâce 1883, apprends-leur l'art véritable et de plus en plus oublié de recevoir. Certes nous ne réclamons pas les huit services du souper de madame de Sévigné, ce n'est pas l'estomac qui, aujourd'hui, a lieu de se plaindre; ce ne sont pas les yeux non plus: jamais la vanité de la toilette n'a été poussée plus loin, non, c'est plutôt l'esprit. On ne cause plus guère; nous ne connaissons qu'un salon où la conversation générale règne encore à table, de par la volonté énergiquement exprimée d'une femme aimable et brillante, qui, recevant à ses dîners hebdomadaires tout ce qu'il y a en France d'hommes de talent, tient à ce que rien ne soit perdu de ce qu'ils disent.

Point d'aparté, par conséquent des sujets généraux traités d'une façon grave ou légère selon la circonstance, mais ne dégénérant jamais en commérages à voix basse. A la moindre incartade, madame A. de N*** agit une mignonne sonnette placée à ses côtés pour rappeler à l'ordre quiconque transgresse les lois de la maison, et le résultat qu'elle obtient par ce moyen quelque peu tyrannique est des plus satisfaisants, preuve nouvelle que les autocrates n'ont pas tort. Artistes, hommes de lettres, philosophes, académi-

(La suite à la page 80.)

Modes de Printemps



COSTUMES ET PARDESSUS

DE MESDEMOISELLES VIDAL, 104, RUE DE RICHELIEU



ciens, personnages politiques se donnent la réplique avec un brio inconnu ailleurs, et prouvent que l'antique conversation française n'est pas morte. Mais combien faut-il de vigilance et d'autorité de la part de la *présidente*, combien d'art dans le choix de ses convives, dans la composition intellectuelle du dîner !

Autour de celui-ci, expert en monologue, il ne faut que des comparses, capables de donner la réplique, de fournir ainsi le coup de fouet nécessaire; celui-là, au contraire, pour sortir de lui-même, a besoin d'être stimulé par des interlocuteurs pressants; et les femmes?... Où en trouver qui sachent écouter, qui sachent encourager, qui sachent comprendre? Madame A. en trouve cependant; mais le nombre de ces personnes cultivées, sérieuses, exquises, est restreint, il faut en convenir. Peu importe, le dîner hebdomadaire n'étant jamais de plus de douze personnes. Un quart d'heure seulement est accordé au fumoir, après quoi, hommes et femmes se rassemblent dans le plus hospitalier des grands salons, qui se remplit peu à peu, des invitations faites une fois pour toutes, assurant à ce noyau intime, renouvelé chaque semaine, les renforts nécessaires.

Un peu de musique excellente interrompt parfois les conversations, rien de plus.

C'est un grand tort que ce goût nouveau de vouloir entasser dans une soirée tant de plaisirs et de spectacles que les gens harassés, éblouis, ne trouvent pas le loisir d'échanger un mot. Vous êtes avertis que monsieur et madame seront chez eux tel jour. Vous arrivez dans un appartement toujours trop petit, envahi par une véritable foule, et, sans vous laisser le temps de respirer, on vous convie à entendre coup sur coup la belle voix de soprano de mademoiselle X., un air chanté par le ténor à la mode, et un monologue récité par Coquelin; vous allez pouvoir enfin saluer madame *** que vous apercevez là-bas... point du tout! Les *Midgets* font leur entrée. Le général Tiny-Mite et sa microscopique compagne sont posés sur une table; on vous convie à examiner que jamais nains plus jolis ni mieux proportionnés n'existeront jusqu'ici.

Chut! deux artistes du Théâtre-Français vont dire un proverbe de Feuillet; ensuite vous êtes prié de

souper pour prendre patience, car Judic n'arrivera qu'à minuit et demi, après *Mam'zelle Nitouche*. Il n'y a pas de réception possible sans madame Judic, et, comme elle joue, il faut bien attendre que liberté lui soit rendue. Vers une heure la diva fait son entrée: vous entendez une fois de plus, *Bras dessus, bras dessous, N'me chatouillez pas, J'vas le dire à maman*, etc..., admirablement détaillés et minaudés; puis voici le fruit nouveau, la lugubre ballade extraite du drame de M. Richepin, *la Glu*, que personne ne veut voir et dont tout le monde parle. Il s'agit d'un fils dénaturé, qui, pour complaire à son infâme maîtresse, a tué sa mère et lui a arraché le cœur. Le criminel fuit dans la forêt, emportant ce cœur ensanglanté. Dans sa course il tombe, et, soudain, le cœur lui parle: « Mon fils, dit-il d'une voix tendre, ne t'es-tu pas fait de mal? »

Et les mères de pleurer, car madame Judic met autant de sentiment dans cette ballade qu'elle apporte de finesse dans les gaudrioles assez perverses qu'on la charge de débiter d'ordinaire. Deux heures sonnent. Il ne s'agissait que d'une *soirée intime*, et vous avez veillé comme pour un bal, sans avoir pu causer avec aucune des personnes que vous vous réjouissiez de rencontrer, sans avoir profité de la présence de tel homme célèbre, qu'on annonçait comme le lion de la fête et qui aurait pu aussi bien être stupide, car on ne lui a demandé, comme à tout le monde, que d'écouter et de regarder un spectacle aussi touffu, pour le moins, que ceux qui figurent sur les programmes imprimés des salles où l'on paye. Que sont devenus les thés à l'anglaise, sans apprêt, du XVIII^e siècle? Qu'est devenu le modeste verre d'eau sucrée qui suffisait pour attirer dans le salon plus que simple de mademoiselle de Lospinasse, la fleur de cette société choisie, rassemblée naguère autour du tonneau d'aveugle de madame du Deffand? Qu'on y prenne garde. La France était le seul lieu du monde où l'on sût s'habiller et causer. Déjà, depuis longtemps, les grandes élégantes de l'Europe, princesses et comédiennes, font venir leurs robes de Londres et de Vienne. Si la conversation meurt maintenant, que nous restera-t-il?

T. B.

CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE

(SUITE)



Le petit repas improvisé rompit la glace, autant, du moins, que la glace pouvait être rompue avec une femme comme Clémentine; celle-ci, en dépit de sa franchise, de son aisance, de son dédain même de certaines choses convenues, semblait, soit volontairement, soit à son insu, maintenir une barrière invisible, mais très réelle, entre elle et ses interlocuteurs.

Il y avait sur la table, qu'on avait recouverte d'une nappe brodée de diverses couleurs, du thé, une

brioche, des fraises et des tartines de pain noir, couvertes d'un beurre exquis. Yves prit très volontiers sa part du lunch, et madame de Chaubelles, quand elle eut achevé sa seconde tasse de thé, se tourna vers Clémentine.

« Allons-nous montrer les Fresnes à votre cousin? demanda-t-elle.

— Très volontiers, si mon cousin pense y trouver quelque plaisir. Mais il connaît sans doute des châteaux ou plus antiques, ou plus modernes, plus curieux ou plus confortables...

— Baste ! ceci est une coquetterie de propriétaire. Vous savez bien, ma chère, que vous avez ici de très belles choses à montrer même à un Parisien quelque peu blasé.

— Je n'en doute pas, dit Yves, et j'ajouterai que les Fresnes offrent, en outre, un intérêt tout particulier à un la Fresnaye.

— Alors, dit Clémentine, se levant et se tournant vers son amie, je pense que nous devons commencer par la galerie ?... »

A ce moment, un timbre retentit plusieurs fois, et elle rentra précipitamment dans le petit salon de son grand-père.

Madame de Chaubelles haussa les épaules en regardant Yves.

« N'est-il pas tout à fait absurde de se faire ainsi l'esclave de ce vieil enfant !

— Mais c'est très touchant, très beau à mademoiselle de la Fresnaye de soigner avec un tel dévouement un pauvre être brisé.

— Baste ! c'est un égoïste, il a gardé ce défaut-là en perdant les qualités qu'il a pu posséder... Mais de la part de Clémentine, c'est plus que du dévouement, c'est une religion... ou une bêtise... »

Elle se tut, car Clémentine revenait à ce moment.

« Grand-père a un accès de larmes, dit-elle ; il ne veut pas que je le quitte, et je dois m'excuser de vous laisser... Où demeurez-vous, mon cousin ?

— Mais au presbytère, répondit Yves, surpris de cette question.

— Le presbytère contient donc des chambres à donner ?

— Il n'y en a pas un grand nombre, dit le jeune homme en riant, et je crois que si je prolonge mon séjour à Portzbihan pour pêcher dans les petits ruisseaux remplis, à ce qu'il paraît, de truites excellentes, je devrai chercher un gîte ailleurs, afin de laisser ma chambre à Monseigneur, ou tout au moins aux confrères qui viendraient demander l'hospitalité à mon ami.

— Est-ce que mademoiselle Huel est de retour ?

— Non, pas encore, heureusement, dit-il avec un sourire. Les souvenirs que nous évoquons sans nous lasser, Alain et moi, l'ennuieraient fort probablement, et comme nous avons encore beaucoup de choses à nous dire, j'avoue que je souhaite de voir se prolonger notre tête-à-tête. »

Le timbre se fit entendre de nouveau.

« Grand-père s'impatiente, dit précipitamment mademoiselle de la Fresnaye. Puis-je compter sur vous demain, à midi, pour dîner ? Et voudrez-vous bien m'amener le recteur, en m'excusant auprès de lui pour le peu de cérémonie de mon invitation ? A demain... Berthe, je compte sur vous pour montrer le château à M. de la Fresnaye.

— Oh ! je ne veux pas empiéter sur vos droits de châtelaine ; M. de la Fresnaye réprimera sa curiosité jusqu'à demain... Je vais seulement le conduire à l'avenue... »

Elle prit dans le vestibule un très élégant et très excentrique chapeau de paille, — une sorte de calèche au fond de laquelle sa figure piquante et délicate paraissait presque jolie, — et, fourrant ses petites mains chargées de bagues dans d'énormes gants de peau de chien qui montaient jusqu'au coude, elle prit le bras

qu'Yves lui offrait et descendit lentement le perron, s'arrêtant un instant pour cueillir une rose et la piquer à son corsage.

« Comment trouvez-vous votre cousine ? demanda-t-elle avec un peu d'emphase, quand ils furent hors de la maison.

— Elle est très belle, répondit Yves avec une réserve marquée.

— Oh ! certainement, elle a un profil de statue... Et comme elle est différente de ce qu'on est habitué à rencontrer, n'est-il pas vrai ?... Je la connais, pour ma part, depuis des années, et je ne peux pas encore bien comprendre cette nature-là... Vous ne la comprenez pas non plus, je l'ai bien vu à l'expression de votre figure. Vous la trouvez froide, et elle l'est, en effet, je pense, de sorte que son étonnante faiblesse pour son grand-père vous a tout à fait dérouté... C'est une nature complexe, véritablement énigmatique... J'ai deviné qu'elle vous intéresse... Vous autres, hommes, vous aimez les sphynx...

— Dussions-nous être dévorés, dit Yves en riant.

— Peut-être... L'intérêt est bien près de devenir de l'amour ; cependant je n'oserais dire si je souhaiterais ou non à l'un de mes amis d'aimer Clémentine.

— Et pourquoi donc ? demanda le jeune homme sur le ton de la plaisanterie. Une femme capable de s'enchaîner au fauteuil d'un vieillard égoïste et exigeant ne saurait-elle répondre à une affection dévouée, jeune et vivante ?

— Peut-être que non... Peut-être aussi serait-elle capable, à son tour, d'une affection absolue, exigeante, égoïste... Je l'ai entendue cent fois déclarer qu'elle ne saurait vivre hors de ce pays et de ce château, et je sais qu'elle ne comprendrait le bonheur domestique que « loin du bruit, loin du monde », comme dans *Lalla-Rouck*, ou dans une idylle. C'est très sentimental, mais ce serait, je pense, parfaitement ennuyeux. »

Et, attachant sur Yves ses yeux moqueurs, qui étincelaient dans l'ombre de son immense chapeau, madame de Chaubelles quitta le bras du jeune homme.

« Je m'arrête ici, dit-elle ; cette avenue n'a rien qui soit particulièrement joyeux, et je n'oserais d'ailleurs m'en retourner seule au milieu des bêtes à cornes qui y vaguent sans cesse... A demain, monsieur... Je serai ravie de vous voir et de faire la connaissance de l'ami auquel nous sommes redevables du plaisir de votre visite. »

Sur ces paroles, prononcées avec une pointe de malice, madame de Chaubelles reprit le chemin du château, et Yves s'engagea dans l'avenue, repassant dans sa mémoire tous les détails de sa visite, et hâtant le pas pour rentrer au presbytère, car le soleil baissait derrière le rideau d'arbres, et l'abbé devait être prêt de revenir de sa longue excursion.

VIII

Yves n'omettait pas le devoir dominical, même à Paris, où il accompagnait sa mère à la messe d'une heure, à Sainte-Clotilde. Mais il ne put s'empêcher de regretter qu'il n'y eût, à Portzbihan, que la grand-messe, prolongée par un prône en breton.

Son ami s'était rendu à l'église de bonne heure, pour entendre les confessions, et Yves flâna dans le jardin du presbytère, puis parmi les tombes du cimetière, jusqu'au moment où les cloches, envoyant dans l'air leurs sons grêles et argentins, firent entendre le troisième et dernier appel. Les paysans qui, revêtus de leurs habits du dimanche, causaient sur la place, se précipitèrent vers les deux porches de l'église, et comme la vieille horloge tintait à son tour neuf coups alanguis, le panier de Clémentine, celui même qu'Yves avait aperçu dans les rues de Quimper, vint s'arrêter à l'entrée du cimetière. La jeune fille conduisait, ayant à ses côtés madame de Chaubelles. Le domestique s'élança du siège de derrière et vint se placer à côté des deux chevaux encore frémissants.

Yves arriva juste à temps pour offrir la main à madame de Chaubelles, très excentriquement vêtue d'un costume de toile fond rouge vif.

Clémentine adressa au jeune homme un salut et un demi-sourire, et, se retournant vers son amie :

« Allons, Berthe, hâtez-vous ! dit-elle avec une impatience évidente. Le troisième son a cessé, et je suis sûre que nous arrivons en retard... »

— Ce ne serait guère surprenant, à une heure si matinale ! Vos heures de village sont une de mes épreuves, Clémentine... Ici, on ne semble avoir en vue que ces paysans à qui il n'en coûte rien de se lever avec le soleil !

— Avouez qu'ils forment la majorité, » répondit Clémentine, pénétrant sous le porche.

Au milieu des chaises qui remplissaient la nef se trouvait un banc fermé, en chêne, orné d'un appui-mains en velours rouge. Tout autour s'étaient déjà rangés les serviteurs des Fresnes, et ce fut vers ce banc que Clémentine se dirigea d'un pas rapide au milieu des groupes recueillis. Elle fit passer son amie devant elle, et regarda Yves avec un peu d'hésitation.

« M'offrez-vous une place ? » demanda celui-ci à voix basse et avec un sourire.

Elle fit un signe affirmatif, et, prenant son livre, ne sembla pas davantage s'occuper de lui.

La messe venait de commencer. Yves songea d'abord un peu à sa situation présente ; il se demandait si un jour viendrait où il aurait le droit de se trouver dans ce banc seigneurial, — le droit d'y entrer comme possesseur des Fresnes, comme époux de cette belle et étrange jeune femme agenouillée près de lui. Mais son attention se reporta bientôt sur l'assistance qui accompagnait de son chant simple et rustique le chant peu harmonieux des chantres, et ensuite sur le prêtre qui, debout à l'autel, accomplissait les plus augustes fonctions d'ici-bas en offrant le mystérieux et divin sacrifice qui rapproche le ciel de la terre.

Le recteur de Portzbihan était transfiguré à l'autel. Une majesté dont il était lui-même inconscient remplaçait la simplicité un peu timide de ses gestes et de ses manières. On sentait une piété ardente dans chacun de ses regards, dans chacune des inflexions de sa voix, et Yves, ému par ce recueillement, gagné par le sentiment sincère des pauvres gens qui l'entouraient, ramena ses pensées errantes et se mit à prier. Quand on entonna le *Gloria*, il se sentit pris d'un indicible désir de mêler sa voix à ces humbles voix qui s'élevaient près de lui ce fut un coup d'œil jeté sur

madame de Chaubelles qui l'arrêta. Celle-ci, en effet, promenait autour d'elle des regards tantôt ennuyés, tantôt moqueurs, et l'attitude d'Yves semblait être un sujet de vive curiosité.

Elle s'endormit un peu pendant le prône. Clémentine, qui comprenait le breton, prêta au recteur une attention évidente, et Yves, ne le comprenant pas, étudiait ses gestes, sa physionomie et le degré d'impression produite sur l'auditoire.

Je dois dire que sa cousine ne fut pas exclue de ses observations. Il remarqua que sa dévotion semblait très sincère, très exacte, très scrupuleuse, plutôt que très vive et très expansive. Pas une fois, pendant la messe, elle ne leva les yeux de son livre pour s'abandonner à quelque élan intime ; mais pas une fois, en revanche, elle ne laissa errer son regard vers ce qui l'entourait.

Quand la messe fut finie, elle donna le signal du départ, et Yves, marchant devant les deux dames, leur fraya, non sans peine, un passage par la foule qui, bien que respectueuse pour « ceux du château », ignorait absolument les devoirs les plus élémentaires de la politesse.

Madame de Chaubelles, une fois hors de l'église, se répandit en doléances sur la chaleur, le manque d'air, et surtout la longueur de l'office.

« Le mois prochain vous aurez une autre messe, dit Clémentine, se dirigeant vers les tombes armoriées placées au fond du cimetière. Nos voisins de Kerpont arriveront certainement à la fin de juin, et le précepteur de leur fils se met à la disposition du recteur... »

Madame de Chaubelles et Yves avaient suivi la jeune fille. Celle-ci s'agenouilla devant la plus moderne des tombes, au bas de laquelle étaient gravées deux inscriptions relativement récentes, bien qu'une période de vingt-sept années les séparât l'une de l'autre :

*Aurélié Barnette, comtesse de la Fresnaye,
morte à l'âge de 22 ans, le 18 août 18...*

*Louis-Gilbert-Antoine-Clément, comte de la Fresnaye,
mort à l'âge de 60 ans, le 15 avril 18...*

Clémentine, après une courte prière, ôta un de ses gants, épousseta de son mouchoir la lourde pierre, et, se signant une dernière fois, se dirigea vers l'endroit où l'attendait sa voiture.

Le cimetière était rempli de monde. Au sortir de la messe, chacun s'agenouillait sur la butte de gazon recouvrant des restes aimés, et la jeune châtelaine échangeait avec ceux qui la saluaient un bonjour cordial. L'expression hautaine de sa physionomie disparaissait dans ces rapports presque familiers avec des inférieurs, et de vieux mendiants s'approchaient, tout souriants, pour recevoir l'aumône à laquelle ils étaient accoutumés.

Yves, qui l'étudiait curieusement, avait oublié madame de Chaubelles. Celle-ci, très peu sensible aux démonstrations dont son amie était l'objet, remontait déjà en voiture.

« Comment n'avez-vous pas songé à demander le break, Clémentine ? dit-elle en s'enfonçant dans son coin. Nous aurions pu offrir une place à M. de la Fresnaye... Ne dîne-t-il pas avec nous ? »

— Le recteur n'est pas libre si tôt, dit Clémentine

prenant les guides. Mais j'enverrai le panier au presbytère dans une heure d'ici.

— C'est parfaitement inutile, ma cousine... Votre merveilleuse vieille avenue a pour moi un charme dont je ne suis pas encore lassé, bien que, depuis mon arrivée, j'en aie fait à peu près l'unique but de mes promenades... Nous nous rendrons à pied aux Fresnes.

— Venez de bonne heure! » dit madame de Chaubelles avec un petit signe d'adieu, comme la légère voiture s'ébranlait.

Les grands trotteurs partirent comme le vent, et Yves continua à errer autour de l'église en attendant son ami.

Il était onze heures et demie lorsque le recteur, ayant rempli tous ses devoirs de la matinée, prit avec lui le chemin des Fresnes.

Le temps était calme, un soleil un peu voilé répandait une chaleur adoucie, et de saines odeurs de pousses nouvelles flottaient dans l'air quand ils s'engagèrent dans l'avenue.

Certes, Yves, ainsi qu'il l'avait dit, appréciait la beauté un peu austère de ces vieux arbres à la végétation puissante, et l'impression de repos qui s'exhalait de ces voûtes de feuillage. Mais ce jour-là, son imagination était ailleurs, et ses pensées le précédaient au château des Fresnes.

On l'introduisit avec l'abbé dans le grand salon où il était déjà entré la veille. Madame de Chaubelles, assise au piano, déchiffrait une partition. Elle tendit la main à Yves sans quitter son tabouret.

« Clémentine va venir, dit-elle. Monsieur le curé, voulez-vous prendre un siège?... Monsieur de la Fresnaye, connaissez-vous cet opéra? Il me semble furieusement ennuyeux. »

Yves feuilleta la partition, et un air de mezzo-soprano lui rappela tout à coup la chanteuse de Quimper, et les rêveries un peu romanesques dans lesquelles il s'était complu à l'identifier avec sa cousine.

« Mademoiselle de la Fresnaye chante-t-elle? demanda-t-il vivement.

— Pas que je sache. Elle joue correctement du piano, sans flamme, cependant... Ah! attendez un peu... Oui,

elle faisait partie des chœurs quand nous étions en pension... Mais n'espérez ni l'entendre chanter ni même la voir poser ses doigts sur ces touches... Clémentine étend l'ombre de son deuil sur tout ce qui l'entoure, et à part ses promenades à cheval, je ne pense pas qu'elle se permette le plus léger plaisir tant qu'elle portera sa robe noire... »

L'arrivée de mademoiselle de la Fresnaye interrompit cette conversation. Presque aussitôt le dîner fut annoncé, et elle pria ses hôtes de vouloir bien monter, son grand-père n'aimant pas à prendre ses repas hors de la petite salle à manger du premier étage.

Yves lui offrit son bras, et madame de Chaubelles s'empara de celui du recteur, un peu interdit et très intimidé de ces manières excentriques.

M. Barnette était déjà installé dans un grand fauteuil, devant une table élégamment servie. L'appartement que Clémentine avait appelé la *petite* salle à manger était une pièce assez vaste, meublée de vieux buffets sculptés et ornée d'une très curieuse collection de plats en faïence. Deux domestiques en livrée bleu foncé faisaient le service, et le valet de chambre de M. Barnette se tenait derrière la chaise de son maître, prêt à satisfaire à ses désirs et à ses caprices.

Le vieillard semblait beaucoup mieux que la veille. Il rappela poliment au recteur la partie de dames qu'ils avaient faite ensemble, et adressa à Yves quelques questions au sujet des nouveaux quartiers de Paris, qu'il ne connaissait pas.

Après cela, il commença à manger, ou plutôt à goûter, en gourmet, des plats qu'on passait, ne parlant qu'à voix basse à son domestique. Madame de Chaubelles s'empara de la conversation et se mit à questionner Yves sur leurs connaissances communes; puis se lança dans des sujets éminemment parisiens: courses, expositions, théâtres, romans, sans paraître s'apercevoir que le jeune homme cherchait à rendre la causerie générale, le recteur et Clémentine ne pouvant les suivre sur ce terrain tout spécial.

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

Economie Domestique

ÉCREVISSES A LA BORDELAISE

Hachez fin beaucoup d'échalotes, un peu d'oignon pour adoucir, persil; ajoutez beurre, sel, poivre, trois cuillerées de vinaigre et une ou deux de vin blanc pour cinquante écrevisses. Faire cuire à couvert et à petit feu; pas de liaison. Servez sur un plat creux et chaud les écrevisses dessus.

MANIÈRE D'ACCOMMODER LA CHOUCROUTE

Après l'avoir lavée à plusieurs eaux, la mettre dans la casserole avec un beau morceau de lard de poitrine fumé, des saucisses et du cervelas, de la graisse de rôti, du genièvre, du vin blanc et du bouillon. Faire cuire six heures, et même plus, à feux doux. Servez dessus les saucisses, le petit lard et le cervelas.

Explication des Mots homophones du numéro du 24 février : Bar, Bart (Jean), Bar, barres et barre.

A ce Numéro sont joints la gravure coloriée 4406, et deux Patrons découpés : Mantelet drapé en panier. — Veste ajustée pour jeune fille, figurines 2 et 3, page 78.

Coquillé de dentelle pour corsage montant. — Un tulle-dentelle rehaussé de dentelle est largement plissé et monté à une bande de tulle, qui est couverte par un coquillé de dentelle que l'on prolonge en spirale, de chaque côté. Ce coquillé se maintient par une broche.

Explication du patron découpé de la veste pour jeune fille. — Façon nouvelle, n'ayant qu'une pince de poitrine et un seul petit côté. Réunir les différentes parties du patron en suivant le classement du détail. — N° 1. Dos. — N° 2. Petit côté. — N° 3. Devant. — N° 4. Dessus et dessous.

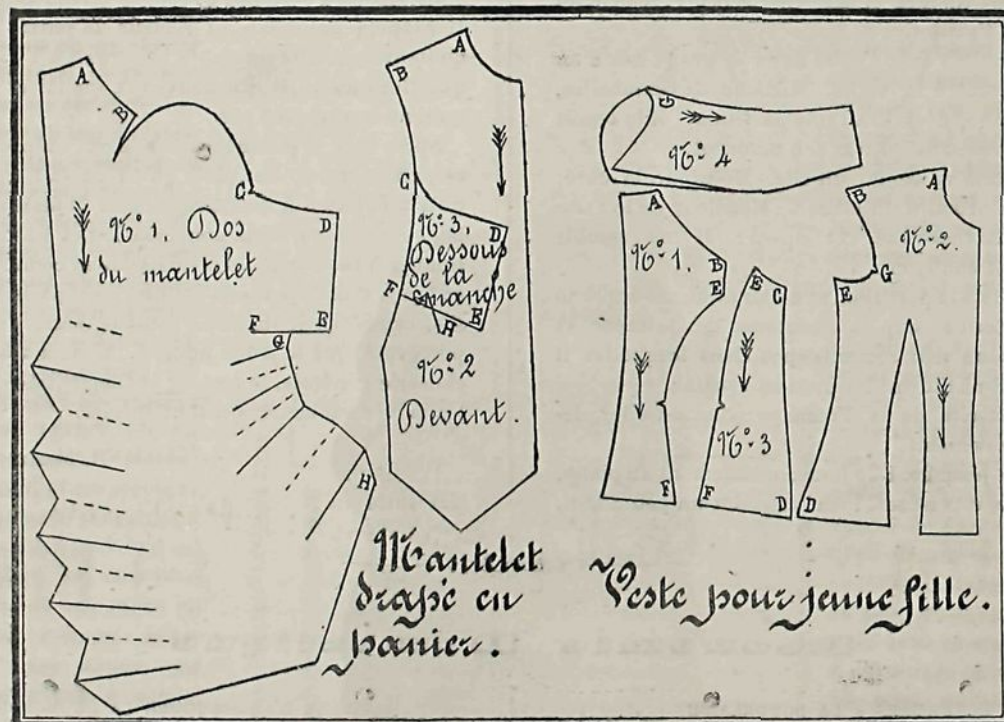


Cravate en dentelle.



Mantelet drapé en panier, figurine 2, page 78. (Patron découpé.)

taillera les deux dos, l'un au-dessus de l'autre, et les deux devants dans la largeur. Après avoir taillé les deux côtés du dos, on les réunira à la couture du milieu; cette couture s'arrête à la ligne pointillée qui indique l'intérieur du dernier pli. Relever la partie inférieure de plis creux remontants; ces cinq plis sont indiqués à la roulette. Relever également le côté de plis qui formeront un groupe; les assujettir ensemble. Réunir le devant à la couture du des-



Détails tracés des patrons découpés.

Le dessous est indépendant au patron découpé, ce qui donne cinq parties, tandis que le détail n'en donne que quatre numérotées. Ce modèle emploie deux mètres soixante centimètres d'étoffe en soixante centimètres de largeur (Voir pour la garniture la description, page 73, et la figurine 3, page 78.)

Explication du patron découpé du mantelet drapé en panier. — N° 1. Dos avec manche. — N° 2. Devant avec le dessous de manche n° 3, placé pour reproduire l'effet qu'il donne lorsqu'il est monté au-dessus. — Ce modèle emploie trois mètres soixante-dix centimètres d'étoffe en soixante-dix centimètres de largeur. On

sus de l'épaule, puis faire la couture arrondie de l'épaule; l'arrêter à la première coche de raccord; à cette coche vient se coudre la pointe du dessous de la manche, lettre C du détail; faire la couture de la saignée qui réunit le dessus et le dessous, puis celle qui joint le dessous au côté du devant. Le mantelet terminé on joindra le groupe de plis du côté du dos au devant, à la ligne pleine et biaisée comprise entre les lettres G H. Cette ligne correspond au tracé à la roulette du patron découpé.

Pour la garniture, voir la description page 73, et la figurine 2, page 78.